

L'enveloppe brune adressée à Annabel Lake était posée sur sa chaise vide.

Certes, c'était un pli confidentiel, mais étant donné qu'Annabel était chez elle, souffrant d'une intoxication alimentaire sévère, je me suis dit qu'il serait plus prudent de l'ouvrir. Après tout, il se pouvait que ce soit quelque chose d'urgent, et puis, qu'est-ce qu'un nom, au fond ? Nous autres, journalistes, n'étions-nous pas tous en quête de vérité et de justice ?

La courte lettre portait la date du jour, mais n'était pas signée, ce qui suscitait la curiosité. J'eus un frisson d'excitation. Apparemment, quelque chose de « macabre » avait été découvert à la décharge de Gipping, et on voulait savoir si « Annabel Lake pouvait y aller immédiatement ».

Quelques minutes plus tard, j'avais mon gros titre : RESTES EN PUTRÉFACTION DÉCOUVERTS À LA DÉCHARGE : UNE EXCLUSIVITÉ DE VICKY HILL ! Ou, si la découverte se révélait véritablement épouvantable : TERREUR À LA DÉCHARGE DE GIPPING : découverte de morceaux de corps.

Tout ce que j'avais à faire, c'était persuader Pete Chambers, mon patron et reporter en chef de la *Gazette de Gipping*, de me confier la rédaction de l'article.

J'allai frapper à la porte du bureau de Pete et je me préparai psychologiquement au déluge d'obscénités qui ne manquerait pas de se produire.

— Bordel ! cria-t-il. Qui est-ce ?

— C'est Vicky.

J'entrouvris la porte et agitai la lettre et l'enveloppe dans sa direction.

— Ça vient d'arriver. Ça pourrait être un gros coup.

— Je voudrais bien voir ça ! répondit Pete d'un ton railleur, en me faisant signe de traverser l'écran de fumée de cigarette pour entrer dans son bureau exigü. Tu finiras par apprendre, mon petit.

J'avais de la peine pour Pete. À un moment donné, il avait perdu ses illusions et était devenu blasé. Apparemment, cela arrivait souvent aux journalistes d'un certain âge qui avaient vu trop de cruautés. Cela ne m'arriverait jamais, à moi.

Pete parcourut la lettre des yeux, les sourcils froncés.

— C'est adressé à Annabel. Où est-ce qu'elle est fourrée, putain ?

— Elle a la diarrhée, répondis-je, essayant de prendre un ton compatissant. Elle est vraiment mal. Toutes les cinq minutes...

— C'est écrit *Confidentiel* sur l'enveloppe, Vicky.

— Je me suis dit que ça avait l'air urgent. La diarrhée peut durer des jours. Je ne l'aurais jamais ouverte, sinon – honnêtement.

— Où sont passés les autres ?

— Tony a la crève – une grippe, en fait – et Edward est au tribunal pour couvrir le procès dans l'affaire du triangle amoureux et du mouton victime de mauvais traitements, ça pourrait durer toute la semaine...

Je souris.

— ... mais je peux...

— Non, tu ne peux foutre pas.

Pete fit tomber sa cendre par terre.

— Tu couvres les funérailles de Trewallyn. Bon sang ! Comment est-ce qu'Annabel a pu me faire ça ? Elle savait que c'était une journée importante, aujourd'hui.

J'avais envie de lui faire remarquer qu'Annabel n'avait pas fait exprès de manger un curry douteux, mais je me dis

qu'il valait mieux que je me taise. De plus, je savais très bien pourquoi Pete était angoissé – même si je ne l'aurais jamais montré. Lui et Annabel travaillaient secrètement sur quelque chose d'important. J'avais saisi des bribes de conversation et avais entendu qu'il s'agissait du *plus gros scoop qu'il y avait jamais eu à Gipping* et que *le rapport confirmerait tout ça*.

Puis, la veille, quand je leur avais apporté leur thé, en fin d'après-midi, et que j'avais fait une remarque innocente au sujet des funérailles de sir Hugh Trewallyn, Annabel s'était troublée. Elle s'était empressée de mettre son ordinateur en veille pour que je ne puisse pas voir ce qu'il y avait sur son écran. Franchement ! Quelle immaturité ! Ne savait-elle donc pas que j'avais l'intention de devenir une célèbre correspondante internationale comme Christiane Amanpour ? Ce n'était qu'une question de temps pour que je découvre ce qui se passait.

— Je m'étais dit que je pourrais passer à la décharge en allant à l'enterrement, me risquai-je à suggérer.

— Non, répondit Pete, tambourinant sur le bureau du bout des doigts. C'est la piste d'Annabel, Vicky. Pas la tienne.

J'avais envie de hurler : *Non ! Non ! J'étais là avant elle. Ce n'est pas juste !* mais au lieu de cela, j'affichai un grand sourire et je dis :

— J'essayais juste de me rendre utile.

— Eh bien, n'essaie plus.

Pete écrasa sa cigarette avec colère et en alluma une autre.

Je savais que le fameux *rapport* devait arriver le jour même et, à en juger par la réaction de Pete, je devinai que l'un de ses indicateurs devait le lui remettre discrètement.

— Et si tu y allais, *toi* ? suggérai-je d'un air innocent, les yeux écarquillés. Je resterais ici pour attendre le rapport tant attendu.

— Le rapport ? répéta Pete d'un ton sec. Annabel t'en a parlé ?

— Oh, tu la connais ! répondis-je avec désinvolture.

Annabel ne m'avait rien dit du tout.

— Putain ! Je n'ai pas vraiment le choix, si ? On me tient par les couilles.

Je m'efforçai de chasser cette image de mon esprit. Avant que Pete ne puisse changer d'avis, j'enfilai ma saharienne beige – Christiane porte tout le temps la sienne sur le terrain – et je me dirigeai vers la porte.

— Tu ne le regretteras pas, dis-je.

— Attends !

Pete sortit une clé de sa poche, déverrouilla le tiroir du bas de son bureau, et en sortit un appareil photo numérique Nikon.

— Tu ferais mieux de prendre ça. Annabel m'a dit que tu n'en avais pas.

— Bien sûr que si ! Il est en réparation, dis-je, maudissant intérieurement Annabel, qui prenait toujours un malin plaisir à me faire passer pour incompetente.

Papa m'avait offert un Canon Digital Rebel avant que Maman et lui ne partent pour l'Espagne, mais le flash de ce modèle s'était avéré défectueux. À cause du système de suivi à code-barres, je ne pouvais même pas me servir de la garantie pour me le faire remplacer. C'était extrêmement contrariant.

— J'espère que tu ne l'as pas confié à Ken's Kamera, dit Pete. Il est infoutu de faire quoi que ce soit.

— Non, m'empressai-je de répondre.

Évidemment, c'était ce que j'avais fait.

— Un reporter ne devrait jamais se balader sans appareil photo, de nos jours, gronda Pete, surtout pas quand il s'agit de la une.

La une ! Ce pouvait être enfin mon coup de veine !

— À ton avis, qu'est-ce que je vais trouver à la décharge ?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ? fit Pete d'un ton hargneux. C'est ton boulot.

— C'est vrai. Désolée.

Pete me tendit l'appareil photo.

— Tu sais ce que tu dois demander ?

— Qui, quoi, quand, où, comment et pourquoi, récitai-je d'une voix monocorde, faisant machinalement un salut militaire.

Je me dépêchai de sortir de son bureau. Annabel étant immobilisée, j'avais enfin l'occasion que j'attendais depuis si longtemps de montrer de quoi j'étais capable et d'échapper à l'univers de la rubrique nécrologique, qui me semblait être une impasse.

Quand mes parents avaient quitté le pays, quatre mois plus tôt, j'avais quitté le nord de l'Angleterre pour entrer en apprentissage à la *Gazette de Gipping*, dans le Devon. Je m'imaginai que j'allais travailler au bureau des affaires criminelles, ou couvrir des meurtres épouvantables au tribunal de police. J'avais été terriblement déçue.

Gipping-sur-Plym devait être la ville la plus ennuyeuse de toute l'Angleterre. Elle était séparée en deux par la rivière Plym : le Haut-Gipping, au Nord, était le quartier des aristos, des riches agriculteurs, et des nouveaux riches – le genre d'endroit où Papa aurait fait des affaires ; par comparaison, le Bas-Gipping, au Sud, ressemblait à la ville minière misérable d'un roman de D.H. Lawrence. C'était autrefois une communauté dynamique qui s'enorgueillissait de travailler pour Trewallyn Laine et Textiles, mais la vieille usine était fermée depuis bien longtemps, et les habitants étaient désabusés et au chômage.

Les scoops les plus captivants qui avaient fait les gros titres au cours des vingt dernières années avaient été encadrés et accrochés aux murs, à l'accueil : LA CRUE DE 1993 ; qui avait obligé Withybottom à fermer pendant deux jours entiers ; LA DÉBANDADE DE 1980, quand vingt-cinq vaches s'étaient échappées d'une ferme du coin et avaient traversé la ville dans un vacarme assourdissant en pleine nuit ; et, le

plus palpitant de tout, la semaine précédente, LA TRAGÉDIE DE LA TOUR DE LA VALLÉE DE LA PLYM, la dernière gaffe d'éco-activistes qui avaient essayé d'empêcher Devon Satellite Bell d'ériger un émetteur de téléphonie mobile sur le clocher de l'église Saint-Andrew. Cette bande de fauteurs de troubles sans scrupule, qui se faisaient appeler « Éco-guerriers », étaient convaincus que les ondes électromagnétiques pouvaient exposer la communauté à de dangereuses radiations. Malheureusement, leur manifestation, à la lueur des bougies, s'était terminée quand un nid d'oiseaux avait pris feu, engloutissant le clocher du xv^e siècle dans les flammes.

Je mourais d'envie de couvrir de vraies actualités mais, jusque-là, je n'avais rien fait d'autre que me tenir à la porte de l'église pour prendre les noms des personnes assistant aux obsèques des gens du coin, veillant à bien les orthographier.

La *Gazette* était connue pour être l'un des derniers journaux du pays à consigner le nom de tous les proches des défunts. Elle était très fière de sa réputation de précision et de souci du détail. D'après mon registre, j'avais assisté à cent cinquante-sept funérailles, jusque-là. J'étais très étonnée de voir combien de vieilles personnes vivaient – ou mouraient, plutôt – dans la région. J'en avais conclu que ce devait être la campagne. La plupart des gens imaginaient qu'un régime d'air frais et de grands espaces faisait des merveilles pour la constitution, mais je n'étais pas d'accord ; en tant qu'experte en matière de mort, j'estimais que c'était l'exposition constante aux odeurs de ferme – celle du purin de cochon étant la pire de toutes – qui finissait par terrasser les personnes âgées.

En bas, à l'accueil, je pris le parapluie que me tendait Barbara Meadows, notre réceptionniste dodue, qui était fière d'avoir commencé à travailler ici « quand les Beatles

avaient sorti *A Hard Day's Night* » et qui se nourrissait des potins du coin. La pluie menaçait à nouveau.

— Tu pars de bonne heure, me dit-elle. L'enterrement de Trewallyn ne commence qu'à 11 heures.

— Je vais à la décharge, répondis-je, incapable de contenir mon enthousiasme. Il y a un gros scoop là-bas.

— Oh ! Ne fais pas attention à ce que raconte Ronnie Binns, ma chérie, dit Barbara d'un air dédaigneux.

— Ronnie Binns ?

— L'éboueur ! Un petit homme vraiment puant.

Elle rit. Barbara croyait peut-être tout savoir, mais elle n'avait pas le flair du journaliste pour les nouvelles pures et dures.

— Il passe tout le temps avec ses petits mots *anonymes* ridicules pour Annabel. Il n'arrête pas de crier au loup. Je l'ai dit à Annabel : si elle voulait un indic fiable, j'aurais pu lui dresser la liste d'une douzaine d'hommes virils et vigoureux qui pourraient...

— C'est peut-être sérieux, cette fois, dis-je, essayant d'ignorer la nouvelle fâcheuse selon laquelle Annabel avait son indic personnel. En tout cas, Pete a l'air de penser que ça vaut le coup de se pencher sur la question.

Barbara haussa les épaules.

— Fais comme tu veux ! Franchement, il ne faut pas prendre pour argent comptant ce que disent les gens nés dans le Bas-Gipping.

Elle avait baissé la voix – même si ce n'était pas la peine, étant donné que l'accueil était vide.

— Une espèce tout à fait *indigne de confiance*.

Barbara habitait dans les Marshes – une petite zone de marais traversée autrefois par la Plym, hautement susceptible d'être inondée.

— Je garderai ça à l'esprit. Au revoir !

Je me sentis aussitôt abattue. Tout de même, si Pete avait soupçonné que la lettre ne valait rien, ne m'aurait-il pas dit

de ne pas y prêter attention ? Peut-être voulait-il simplement se débarrasser de moi pour que je ne sois pas là quand le rapport arriverait ?

Dehors, dans la Grand-Rue, la pluie tombait dru et le vent soufflait en rafales. Je me suis mise en marche d'un bon pas. Il me faudrait environ vingt minutes pour aller à la décharge. Il était déjà 9 h 30. Les funérailles de sir Hugh avaient lieu à l'autre bout de la ville, alors j'avais intérêt à me dépêcher. Si seulement j'avais pu me payer une voiture !

Annabel conduisait la nouvelle BMW 328i gris métallisé, et pourtant, nous touchions toutes les deux le même salaire dérisoire de stagiaire. Je la soupçonnais d'avoir des parents fortunés et généreux. Son père était peut-être banquier, un peu comme mon père, qui était aussi dans la finance – quoique de manière peu conventionnelle.

Contrairement à moi, Annabel pouvait toujours se permettre de s'habiller à la dernière mode. Je me rappelais son premier jour à la *Gazette*, quand elle était arrivée avec un jean taille basse Dolce & Gabbana révélant un ventre nu aux muscles parfaitement dessinés et au nombril percé. Une veste courte assortie accentuait sa silhouette voluptueuse. Pete avait été tellement sidéré qu'il avait failli avaler sa cigarette. Même Wilf Veysey, notre rédacteur en chef solitaire, était sorti de son bureau, chose qu'il faisait rarement, pour venir voir ce qui se passait. Il avait déclaré que ce n'était pas professionnel de montrer tant de peau en public, mais Annabel avait protesté, soutenant qu'elle avait toujours trouvé que ses choix vestimentaires constituaient un atout journalistique. Au grand regret de Pete, on avait renvoyé Annabel chez elle pour qu'elle se change.

Tandis que je remontais les rues du petit bourg et pataugeais dans les flaques, saluant d'un sourire tous ceux que je croisais – une journaliste n'a jamais trop de relations –, j'avais du mal à ne pas ruminer au sujet de ma rivale. Au départ, j'étais impatiente de me faire une nouvelle amie.

Nous parlerions de petits amis – même si je n'en avais jamais vraiment eu –, nous passerions notre temps libre à nous soûler aux Trois Fûts, le vendredi soir, ou à aller en boîte à Plymouth.

Quand Annabel était arrivée, je m'étais tout de suite rendu compte que l'amitié était la dernière chose qu'elle avait en tête. Dès le début, elle m'avait clairement fait comprendre qu'elle ne me considérait pas comme son égale, même si nous avions le même âge. Elle avait à plusieurs reprises rejeté mes suggestions pour que nous mangions nos sandwiches ensemble au jardin public, préférant passer du temps avec Pete et appliquer à nouveau son rouge à lèvres.

Je ne me maquillais jamais. Il n'y avait pas de place pour la vanité sur le front. Je préférais les vêtements chauds et les chaussures confortables. En tant qu'ancienne éclairceuse, j'aimais me tenir toujours prête. J'emportais partout un couteau suisse, une lampe de poche et un sifflet, glissés dans l'une des poches de ma saharienne.

Annabel se moquait éperdument que j'aie commencé à travailler au journal des mois avant elle. Étant donné que c'était elle la dernière arrivée, c'était à *elle* qu'aurait dû revenir la responsabilité de préparer le thé pour nous tous. Au lieu de cela, c'était toujours moi qui m'en chargeais. Annabel avait décrété que c'était trop dangereux pour elle de descendre l'escalier raide et branlant qui conduisait au sous-sol où se trouvait notre kitchenette de fortune, avec son évier en porcelaine fêlé, son chauffe-eau à gaz et son petit réfrigérateur.

Annonçant qu'elle était allergique aux émanations de gaz, Annabel avait insisté pour que Pete aille vérifier avec elle que le matériel ne fuyait pas. Ils étaient partis au moins une demi-heure, et quand ils avaient fini par réapparaître, Annabel avait affiché un petit air suffisant et avait déclaré que préparer le thé présenterait un risque pour ses poumons. Pete, tout rouge, tenait un exemplaire d'un jour-

nal devant son entrejambe. La une disait : UNE VAGUE DE CHALEUR INATTENDUE PROVOQUE UNE RUPTURE DU RÉSERVOIR, ce que j'avais trouvé tout à fait approprié dans les circonstances.

Évidemment, j'avais bien compris ce qui s'était passé au sous-sol ! Les roses et les choux n'étaient pas un mystère pour moi. Ma maman m'avait avertie que les hommes confinés dans des espaces restreints avec des filles aux gros seins arrivaient rarement à se maîtriser.

Je m'empressai de chasser de mon esprit l'image de Pete et d'Annabel. Je me lançais enfin dans mon premier vrai travail de reporter et, tant que je n'étais pas sûre qu'il s'agisse d'un canular, je refusais de m'attarder sur de telles frivolités.

La lettre disait que la découverte était « macabre ». C'était un mot étrange. Il évoquait des scènes atroces de *Mégères vaudoues*, le thriller dont j'avais fini la lecture la nuit précédente. Dans ce livre, le mot *macabre* était utilisé pour décrire les poulets mutilés et les poupées vaudoues grotesques qui jonchaient le sol de la jungle. Peut-être que l'une des Mégères avait fait tout le chemin depuis le fin fond de l'Afrique noire jusqu'au Bas-Gipping ? Je l'espérais de tout cœur.

Alors que je m'engageais dans la rue de la décharge publique, j'eus soudain le trac. À n'en pas douter, l'endroit grouillerait de spectateurs curieux, désireux de se repaître de la tragédie d'autres personnes. Je me disais que la police aurait bouclé la zone à l'aide de ruban bleu et blanc, comme on le voyait à la télé.

Je me préparai aux horreurs qui m'attendaient. À mon grand mécontentement, la décharge ne montrait absolument aucun signe d'activité. Apparemment, Barbara avait raison.

Le gigantesque portail en fer était fermé et cadencassé mais, en réalité, la clôture rouillée et cassée qui entourait la décharge n'aurait jamais dissuadé un intrus déterminé.

À part une benne à ordures boueuse qui portait le logo CONSEIL RÉGIONAL – LES REBUTS NE NOUS REBUTENT PAS, en stationnement à côté d'une caravane, l'endroit était désert. J'éprouvai une pointe de déception, mais je me rappelai que j'avais quand même un travail à faire. Je me dirigeai vers la caravane – une boîte sur roues sans âme qui, je le supposais, devait être le bureau de la décharge.

— *Gazette de Gipping* ! criai-je, éprouvant soudain un sentiment d'importance grisant, en frappant à la porte à petits coups secs. C'est la presse !

— Une minute ! cria une voix d'homme de l'intérieur de la caravane.

J'attendis un laps de temps qui me sembla interminable.

La porte s'ouvrit brusquement.

— Bonjour, me dit l'homme qui apparut devant moi.

Il avait entre soixante et soixante-cinq ans, était maigre et commençait à perdre ses cheveux. Il portait une salopette en gabardine sale et des cuissardes en caoutchouc qui avaient l'air trop serrées pour être confortables.

— Ronnie Binns ? demandai-je, réprimant un haut-le-cœur alors qu'une vision de Ronnie et Annabel s'embrassant passionnément s'imposait à moi.

— Qui êtes-vous ? demanda Ronnie d'une voix empreinte de méfiance. Où est Annabel Lake ?

— Vicky Hill, dis-je, lui tendant la main et la retirant rapidement, pratiquement terrassée par l'odeur nauséabonde de chou bouilli qui l'enveloppait comme une atmosphère.

Barbara avait raison, encore une fois.

— Annabel est malade, dis-je aimablement. La *Gazette* m'a envoyée à la place.

C'était tout à fait vrai.

— Ah, d'accord.

Ronnie s'essuya le nez du revers de la main et me regarda de la tête aux pieds avec une concupiscence à peine dissimulée.

— Je suppose que vous ferez l'affaire. Mêmes conditions ?

Je sentis mon visage s'empourprer. Toute forme de paiement était hors de question, que ce soit en nature ou autre, avec ce répugnant petit individu.

Papa m'avait bien expliqué comment m'y prendre avec les indics, en particulier ceux qui avaient l'air trop présomptueux : premièrement, ne jamais me sentir intimidée ; deuxièmement, ne jamais payer d'avance ; troisièmement, être prête à tourner les talons.

— J'ai bien peur que non, répondis-je d'une voix ferme. Les termes de l'accord ont changé.

— Un accord est un accord, dit Ronnie d'un ton catégorique. Pas d'argent, pas de scoop. Je vous souhaite une bonne journée.

Il fit un pas en arrière et essaya de fermer la porte, mais je glissai le pied dans l'entrebâillement.

— N'allons pas trop vite en besogne, monsieur Binns ! dis-je, profondément soulagée d'apprendre que le sexe n'était pas à l'ordre du jour. Comme vous pouvez l'imaginer, nous avons beaucoup de lecteurs fidèles prêts à donner des tuyaux à leur journal préféré. *Gratuitement.*

C'était probablement vrai.

— En échange, ils reçoivent des remerciements tout particuliers pour avoir veillé sur la communauté. Parfois, leur nom est même mentionné dans le journal.

— C'est leur affaire.

Ronnie poussa fortement la porte contre mon pied.

— Excusez-moi, mais j'ai un coup de téléphone à passer. *Seigneur ! Il va appeler Annabel.*

— Je ne ferais pas ça, si j'étais vous, m'empressai-je de dire. Elle est très malade. Elle est peut-être même dans le coma.

— Ce n'était pas *elle* que j'allais appeler, répondit Ronnie. Je suis sûr qu'un autre journal s'intéressera à ce que j'ai trouvé hier. Tant pis pour vous.

Zut ! Quel petit homme exaspérant ! me dis-je intérieurement. Tout haut, je me contentai d'un petit rire indulgent.

— Oh, monsieur Binns ! Je ne suis pas venue pour vous parler de ce que vous avez trouvé à la décharge.

— Ah bon ? s'étonna Ronnie, clignant des yeux. Qu'est-ce que vous voulez, alors ?

Je marquai un temps d'arrêt pour trouver une autre raison.

— Je crains que notre rédacteur en chef n'ait appris que certains des témoignages que vous avez portés à notre attention ne sont que des âneries.

— Qui a dit ça ?

— À votre avis ?

Les yeux de Ronnie lancèrent des éclairs.

— Elle m'a dit que nos échanges étaient privés.

— Ah ! eh bien, Annabel est nouvelle et trop enthousiaste, dis-je d'un ton enjoué. Prenez cette visite comme un avertissement amical, monsieur Binns. Nous adorons que le public nous donne des tuyaux, mais personne ne peut crier au loup trop de fois ! Ravie de vous avoir rencontré. Il faut que je file. Au revoir.

Je tournai les talons, faisant mine de partir et m'appêtant à entendre l'inévitable.

— Attendez ! Revenez ! cria Ronnie, me courant après. Crier au loup ! Personne ne me traite de menteur.

Je m'arrêtai.

— Monsieur Binns, vous faites perdre son temps à la *Gazette*. J'ai bien peur de ne tout simplement pas pouvoir vous payer.

— Ce n'est pas une question d'argent ! C'est une question de *respect* !

Ronnie semblait sincèrement contrarié.

— Personne ne bafoue impunément le nom des Binns !

— Si vous avez vraiment envie de me dire ce que vous avez à dire, alors faites-le. Je suis tout ouïe.

Je sortis mon carnet de journaliste d'un geste vif et préparai mentalement ma liste de questions habituelles.

— Et pas de flics. Ça reste entre vous et moi.

J'étais tout à fait d'accord sur ce point, ayant entendu un nombre incalculable de fois mon père dire : *Un bon flic est un flic mort*. Personnellement, je ne serais pas allée aussi loin, mais je voyais tout de même la police d'un mauvais œil.

— Où est-ce que ça se trouve, exactement ?

— Comme je l'ai dit, là-bas.

Il indiqua le portail fermé d'un geste vague.

— Quand cela s'est-il produit ?

— Hier, comme je l'ai déjà dit.

— Qu'est-ce que c'est ?

Ronnie marqua une pause et me regarda d'un drôle d'air.

— C'est l'œuvre du diable. Voilà ce que c'est.

Zut ! C'était une totale perte de temps. Ces gens de la campagne voyaient le diable partout. Je continuai et posai ma question suivante, par pure habitude.

— Comme je l'ai déjà dit, je les ai trouvés au Manoir.

— Chez Trewallyn ?

Le monde est petit, pensai-je, comme ma prochaine étape était l'enterrement de sir Hugh Trewallyn. Des rumeurs circulaient, racontant qu'on avait retrouvé le corps de sir Hugh mystérieusement étendu de tout son long au milieu d'une haie d'ifs, sur la propriété. Je trouvais l'idée d'un acte criminel assez tirée par les cheveux.

Sir Hugh avait soixante-quinze ans, ce qui était un âge tout à fait acceptable pour partir. Il était célèbre pour ses performances dans le saut de haies – le passe-temps local –, et il avait vraisemblablement succombé à une crise cardiaque alors qu'il tentait de sauter par-dessus cette haie d'ifs trop haute et représentant un véritable challenge. Je me rappelai qu'il était important pour une journaliste de ne pas faire de suppositions avant d'avoir recueilli tous les

faits, ce que j'aurais fait après les funérailles, plus tard dans la journée.

— Vous voulez le voir ? chuchota Ronnie en sortant une clé de sa poche et en me faisant signe de le suivre.

Je haussai les épaules.

— Si nous nous dépêchons.

Nous nous arrê tâmes devant le portail cadenassé.

TUT ! TUT ! TUUUUUT !

Les coups de klaxon me firent sursauter. Je fis volte-face et je fus momentanément aveuglée par une paire de phares clignotants emplissant mon champ de vision.

Ronnie resta paralysé comme une BMW gris métallisé arrivait en trombe dans notre direction. Puis il se tourna vers moi avec une expression accusatrice.

— Vous m'aviez dit qu'elle était à l'article de la mort !

Zut ! C'était Annabel.